



## LITTÉRATURE EN CORDEEE DANS LES MONTAGNES AFGHANES par Régis Koetschet, diplomate.

*Hindou Kouch, Pâmir, passe de Khyber. Ces noms éveillent un imaginaire. La montagne affiche la beauté de l'Afghanistan. Elle en porte les souffrances. La littérature gravit ces reliefs de légende avec « Les Cavaliers » de Joseph Kessel et les exilés d'Atiq Rahimi. Sommets d'un carrefour millénaire, ils appellent les mythes auxquels André Malraux et les poétesses afghanes se sont confrontés.*

*Mais dans la nuit des talibans, la montagne apparaît aujourd'hui comme un défi, moins littéraire que climatique et politique.*

« Par les hautes terres de l'Afghanistan oriental, que limitent au nord les crêtes neigeuses de l'Hindou Kouch, l'Asie antérieure touche à ce « toit du monde » qui est le centre orographique du continent et où confinent également l'Inde, l'Empire chinois et les territoires de l'immense Russie. Le socle de plateaux sur lequel s'élèvent les grands sommets dépasse en altitude les plus hautes cimes des Pyrénées, et cependant c'est par une petite distance à l'ouest que s'ouvrent les passages les plus fréquentés de tout temps entre les plaines du Turkestan et la vallée de l'Indus. » C'est par ce paragraphe que le grand géographe Élisée Reclus ouvre le chapitre sur l'Afghanistan de sa *Nouvelle géographie universelle* (1). Les principaux mots sont là qui fondent la géographie – et même la géopolitique - de l'Afghanistan : centralité, reliefs élevés, circulation humaine. Un carrefour millénaire en haute montagne dont les versants partagent et réunissent civilisations et mythes.

Si l'on regarde la carte de l'Afghanistan, on voit qu'à l'ouest de l'Himalaya et des Pâmirs s'étire « une dorsale montagneuse qui s'épanouit comme les doigts de la main » dira le géologue Albert de Lapparent. Elle couvre la partie centrale de l'Afghanistan et coupe en deux le pays. Au nord, le fleuve Amou Daria, l'ancienne Oxus des Grecs, puis la steppe infinie. Au sud, par notamment la fameuse Passe de Khyber, une descente vers le bassin de l'Indus.

C'est globalement sur cet appareil montagneux himalayen que se situent les principaux sommets, le Koh-e Bâbâ avec le Pic Foladi (5048 m), le Safid Koh (3900 m), jusqu'au Nushaq (7492 m), plus haut sommet d'Afghanistan. Le voyageur arabe Ibn Battouta (14ème siècle) prétend que le nom Hindou Kouch qui signifie « qui tue les hindous », résulterait de la mort en grand nombre dans le froid et la neige des indiens emmenés en captivité. S'agissant du Nushaq, le cinéaste et écrivain Louis Meunier a monté une expédition avec de jeunes Afghans ; il en a tiré un film *7000 mètres au dessus de la guerre*. Il vient de publier un recueil de nouvelles *Si haute soit la montagne* (2) par référence au proverbe afghan qui ajoute « on y

trouve toujours un sentier ». La traversée de l'Hindou Kouch est facilitée par l'ouverture depuis 1964 du tunnel du Salang situé à 3400 m d'altitude. Pour ce qui est des Pâmirs, on rappellera que le premier travail des photographes Roland et Sabrina Michaud, au prestigieux catalogue afghan, s'intitule *caravanes de Tartarie* (3). Il porte en exergue le début d'une phrase d'André Malraux tirée des *Noyers de l'Altenburg* (4): « Et, redescendant du Pâmir où les chameaux perdus appellent à travers les nuages (...) ». Plus loin dans le roman, alors que l'on connaît la fascination qu'exerce la steppe dans l'imaginaire « malrucien », cette phrase : « Il reprenait son avance le long de l'Hindou Kouch, à travers les chardons gros comme des artichauts, dans une rêverie hagarde. De l'autre côté des montagnes, c'étaient les Indes, les villes saumon peintes comme les pâtisseries des fêtes foraines et dont les singes traversaient les rues par troupeaux pensifs ».

La montagne afghane distingue « l'Orient de Malraux », son imaginaire et ses « rêveries hagarde » (le titre de mon livre : *À Kaboul rêvait mon père* ) de « l'Asie de Malraux », ses révolutions et sa spiritualité.

\*\*\*\*

Pays longtemps « interdit », aussi hospitalier que menaçant, affichant beauté et pauvreté, fierté et violences, l'Afghanistan marque profondément ses visiteurs. La montagne scelle d'emblée cette empreinte. Tout naturellement, elle inspire une littérature du voyage et du récit, du romanesque et de l'imaginaire mais aussi des écrits sur l'art jusqu'aux formes les plus contemporaines de l'édition comme les bandes dessinées.

C'est à une course littéraire en haute montagne afghane que je vous invite. Le choix des écrivains qui forment cette cordée est par nature subjectif et limité. À chacun d'y apporter ses propres compagnons de lecture et de randonnée.

#### La montagne saisit d'entrée le visiteur qui arrive en Afghanistan.

Dans *Le Jeu du roi* (5), qui raconte son premier voyage en 1956, Joseph Kessel ne s'y trompe pas : « Notre Dakota, incapable de dépasser les montagnes qui en gardaient les approches, avait du cheminer entre leurs parois, cherchant les vallées, les gorges, les défilés. Souvent la passe était si étroite que les mouvements de l'appareil semblaient épouser le dessin des rocs immenses ». L'avion se pose : « L'orage de poussière qu'il soulève en touchant le sol craquelé, desséché, le profil singulier des bâtiments, les ceintures des crêtes arides qui ferment l'horizon et derrière lesquelles se devinent les ondulations des chaînes colossales, donnent- et d'un seul coup – le sentiment d'être parvenu au bout de notre terre ».

Même approche mais moins émerveillée et plus angoissée chez André et Clara Malraux qui arrivent à Kaboul, en 1930, dans un petit avion soviétique. Venant de Tachkent via Termez, l'appareil se présente devant l'Hindou Kouch. Clara écrit dans ses mémoires *Le bruit de nos pas - Voici que vient l'été* (6) : « Survol d'énormes stalagmites sableux. Trois mille mètres, quatre mille, cinq mille, c'est très haut. Nous sommes les seuls passagers avec un jeune Afghane qui rend tripes, boyaux et dignité. (...) Nous aurons les montagnes historiques et terribles, comme cimetières. Pas question de bouquets de fleurs, les vautours, l'absence même de caravanes sur ces cinq mille mètres de pics qui se rapprochent. La chute ». Mais Clara rassure son lecteur. Le pilote montre peu après « l'oasis lovée dans le cirque où aboutissent des rivières et dit en riant 'Kaboul' ».

Pour nombre d'écrivains, la montagne écrit l'histoire de l'Afghanistan, d'Alexandre le Grand aux talibans, en passant par les guerres anglo-afghanes et les moudjahidines en lutte contre l'invasion soviétique.

Quelques pages au passage.

D'abord celles de Jean-Pierre Perrin, reporter de guerre et écrivain dont on connaît la « fibre afghane ». Dans *Jours de poussière* (7), il raconte l'une de ses visites à Khodja Bahaoudine, l'ultime fief de Massoud où ce dernier sera assassiné le 9 septembre 2001, à l'avant-veille du 11 septembre, comme un funeste signe annonciateur : « Assis au sommet de cette butte orgueilleuse, Massoud a livré ses ultimes batailles contre les talibans pour les empêcher d'avancer vers le nord-est et d'isoler ainsi sa vallée. Ses hommes ne le savaient pas, mais ils avaient sous leurs pieds une antique ville grecque, dont le nom s'est perdu au fil des siècles, et qui participa à l'une des civilisations les plus raffinées, fruit heureux de la rencontre entre les civilisations grecque et bouddhiste. Depuis le sommet de l'acropole se dévoile l'Asie centrale. Au loin, le drapé de velours des montagnes que l'hiver émaille. Au pied de la butte, les bras nombreux et les méandres de la rivière Kokcha qui va se jeter dans l'ancien Oxus (...) Ici se rencontrent la montagne, les marais, la steppe, la boue, la poussière, de même que le monde persan et le monde russe, tandis que l'Himalaya indien et chinois n'est pas très loin ».

Et puis dans *Les Cavaliers* (8), la confrontation d'Ouroz, *tchapendaz* blessé et déchu, alias Omar Sharif, avec les grands bouddhas de Bâmiyân encore dans leur niche : « Dans la vertigineuse muraille qu'ils côtoyaient, roc dressé à pic, lisse, et comme teint du sang le plus pur, ils découvrirent une ouverture aux dimensions prodigieuses. Et l'entaille n'était pas hasard naturel, mais œuvre d'homme. Elle avait la forme d'un cube que dominait une sorte de coupole. Au fond, adossé à l'ombre, veillait un être colossal. Sa stature dépassait la hauteur de trois tours de guet, l'une sur l'autre posées. Son corps emplissait tout l'abri. La tête occupait toute la coupole. L'ovale en était rond et doux et sans visage. Il avait disparu, comme tranché. Le front, dans le clair-obscur de la niche, semblait, cependant, vivre et penser ».

La poésie est une donnée fondamentale de la vie des Afghans, hommes et femmes. Il est naturel que la montagne soit source d'inspiration.

Le grand poète Khalilullâh Khalili (1907-1987), l'un des premiers à avoir introduit la poésie persane moderne, lui a consacré plusieurs quatrains, notamment : « Montagne de souffrance, arbre de vie – Sur la cime du pic, un arbre a pris racine. Sur la branche de l'arbre, il y a un nid. La montagne est mon chagrin et l'arbre, ma vie. Sur la branche de l'arbre, l'oiseau chante ». Et « La Montagne et le papillon – Ô montagne perçant le ciel, éminente, sublime, Quel orgueil, quelle complaisance en ta hauteur ? Je suis un petit papillon mais je vole librement ; Je danse de fleur en fleur et tes pieds sont enchaînés ». Ainsi qu'un long poème d'amour intitulé justement « Le Chant de la montagne ». (9)

Syed Bahoudine Majrouh, que j'ai bien connu et auquel je voue une ardente admiration, est un immense poète visionnaire, auteur d'*Ego-Monstre* et du *Rire des amants*. Il s'est attaché à collecter les *landays*, ces courts poèmes oraux des femmes pachtounes. Il sera assassiné à Peshawar en 1988. Son œuvre nous parle de notre monde d'aujourd'hui comme personne. Il voit la montagne comme un domaine de délivrance : « Cette contrée, dont j'avais entendu dire

que le Monstre n'avait pu y pénétrer pour y établir sa tyrannie, j'y parvins à l'issue d'un long voyage. Lorsque j'y arrivai enfin, ce fut par ses montagnes, ses forêts et ses neiges qu'elle se révéla d'abord à mes yeux étonnés. Arbres plus que centenaires, trilles des oiseaux, gazouillis des sources, murmures des cascades et des ruisseaux, tout ici bruissait de vie et de bonheur. Les habitants de ces grands bois se nommaient les Enfants de la Terre. Je me plus longtemps à séjourner chez eux, tellement leurs mœurs, leurs coutumes, leurs façons d'être m'enchantaient ». (10)

À ces émotions, on ajoutera celles du grand poète français André Velter, « amoureux fou d'Afghanistan », comme il se désigne :

« (...)

Trois cavaliers ont dévalé la montagne

les poches pleines de lapis-lazuli

Près du sommet les veines bleues

sont sous la garde des militaires.

- On a rampé toute la nuit.

- On leur est passé dans le dos.

- On a creusé avec nos dagues.

Ils sont descendus d'un seul souffle

ivres déjà du chant à naître,

galopent vers le col du Vieux Fou

la cravache entre les dents.

C'est déjà le vrai refrain

des pierres d'azur en contrebande.

(...) » (11)

Pour les jeunes poétesses afghanes dont on connaît les souffrances et parfois le sacrifice, la montagne est rêvée comme un espace de pureté (« (...) Je ne sais de quelle montagne, de quel sommet d'espoir Voici qu'une brise nouvelle souffle sur la saison de ma fin (...) - Nadiâ Anjuman) mais aussi comme une « muraille », métaphore de leur propre enfermement (« Cette muraille sombre, la lumière saura la briser La Vérité saura briser les ailes de la chauve-souris ténèbre – Hamida Mirzâda Hossayni). (12) Jean-Pierre Perrin a relevé que dans l'oeuvre de la grande écrivaine Spôjma Zariâb, la montagne était absente ou à peine suggérée. En effet, fait-il justement valoir, enfermées sous leur *tchadri*, quel regard pourraient-elles porter sur « ces montagnes frôlées de précipices qu'elles ne connaissent qu'à la douleur des chemins ».

Parfait décor au « voyage intérieur », la montagne afghane a, en revanche, fortement inspiré les écrivains occidentaux.

Pour ce qui est des anglophones, on ne peut pas échapper à Kipling qui publie en 1888 une nouvelle intitulé *L'Homme qui voulut devenir roi*. (13) Elle raconte l'histoire de deux aventuriers britanniques qui projettent de devenir les rois du Kafiristan, région reculée d'Afghanistan, aujourd'hui appelée Nouristan. « Ce n'est qu'un fouillis de montagnes, de pics et de glaciers que jamais Anglais n'a franchis. Les habitants sont de parfaites brutes, et, en admettant que vous arriviez à eux, il n'y aurait rien à faire ». La nouvelle fera l'objet en 1976 d'un film de John Houston resté célèbre avec Michael Caine et Sean Connery.

Plus près de nous, on citera Wilfred Thesiger, l'auteur prestigieux du *Désert des déserts*, décédé en 2003 à 93 ans, et Eric Newby qui a écrit le récit-culte *Un petit tour dans l'Hindou Kouch*. Tous deux se trouvent en même temps, dans les années cinquante, en Afghanistan. Thesiger raconte : « D'énormes congères de neige encombraient le fond de la vallée. Nous traversâmes un torrent glacial sur un pont de neige et campâmes à l'abri de quelques rochers ; des buissons poussant à proximité nous fournirent du bois pour le feu. Pelotonnés autour du feu à la lumière de la pleine lune, nos porteurs s'inquiétaient d'avoir été suivis par des bandits gujur. Le lendemain matin, nous continuâmes vers l'aval à travers des futaies de grands bouleaux et saules, puis sur des prairies sillonnées de ruisseaux. Au bout d'une heure environ, nous nous arrê tâmes près d'un *ailoq* nouristani. Les bergers de l'*ailaq* nous accueillirent : l'un d'eux précisa aimablement qu'on leur avait interdit de tuer les étrangers ». (14)

La fin d'anthologie du livre de Newby est la rencontre de sa caravane avec celle de Thesiger : « Nous marchions depuis un mois. Nous étions tous éreintés. Les chevaux étaient écorchés parce que les guides les soignaient mal, et leurs côtes saillaient à force d'avoir du passer par des endroits où seuls des mulets auraient dû s'aventurer et d'avoir traversé à gué d'innombrables torrents pleins de cailloux glissants et gros comme des ballons de football. Les guides n'avaient plus de tabac et regrettaient leurs femmes. Nous n'avions plus de sucre pour le thé, plus de confitures, plus de cigarettes et je relisais *Le Chien de Baskerville* pour la troisième fois. Enfin, nous souffrions tous de dysenterie persistante. L'extase que nous avions connue sur les cimes commençait à s'estomper ». Thesiger les retient. La soirée s'écoule sur un tapis dans un verger de mûriers, entourés de la population au grand complet. Il est l'heure de dormir. C'est le dernier paragraphe du livre : « Le sol, parsemé de rochers pointus qui dépassaient, paraissait en fer. Nous commençâmes à gonfler nos matelas. 'Seigneur, quelles femmelettes vous faites ! ' s'exclama Thesiger ». (15)

Et puis il y a le brillantissime trio suisse : Ella Maillart (*La Voie cruelle*), Annemarie Schwarzenbach (*Où est la terre des promesses ?*) et Nicolas Bouvier (*L'Usage du monde*). Tous trois sont familiers de la montagne. Ella est championne de ski, Annemarie très attachée à l'Engadine, Nicolas le Genevois est réellement tout-terrain. On ne citera que quelques phrases tirées d'un livre intitulé *Bleu immortel* qui rassemble des photos et certains textes des trois auteurs mais leurs écrits, dans leur entier, font dialoguer les montagnes suisses et afghanes. (16)

- « L'Afghanistan, terre de liberté ? terre d'aventure ? terre romantique, terre d'avenir ? Ou, tout simplement, pays de montagnes, une fois et demie la superficie de la France, encastré entre le Pâmir, l'Hindou Kouch, le Karakoram, pris entre la rive de l'Oxus et l'Inde – un État tampon, tout bonnement ». (Annemarie Schwarzenbach).

- « Loin d'une tremblante et fiévreuse Europe, je voulais simplement tourner mes regrets en moi-même. Ma recherche d'une édénique tribu montagnarde était le prétexte qui me permettait d'échapper au désarroi européen ». (Ella Maillart).

- « Lorsque le voyageur venu du Sud aperçoit Kaboul, sa ceinture de peupliers, ses montagnes mauves où fume une fine couche de neige, et les cerfs-volants qui vibrent dans le ciel d'automne au-dessus du bazar, il se flatte d'être arrivé au bout du monde. Il vient au contraire d'en atteindre le centre ». (Nicolas Bouvier).

La montagne afghane est présente dans des formes d'écrits qui ne relèvent pas du récit ou de la forme romanesque ou poétique : écrits sur l'art, travaux archéologiques, jusqu'à la bande dessinée.

L'art gréco-bouddhique du Gandharâ occupe naturellement une place importante dans les *Écrits sur l'art* de Malraux. Il l'adosse à la géographie des Pâmirs, cette chaîne himalayenne qui a, pour lui, une puissance évocatrice et poétique considérable. Elle constitue dans *Les Voix du silence* un fil rouge. Le chapitre consacré aux « Métamorphoses d'Apollon » comporte pas moins de sept mentions des Pâmirs traçant une « ligne de crête » qui articule la réflexion du romancier-ministre sur le rayonnement du Gandhara.

Le dessin apparaît dans *Prendre refuge* de Mathias Énard et Zeinab Abirached qui articule, guidé par la constellation d'Orion, la Syrie en guerre, Berlin de l'exil et Bâmiyân de la rencontre. Un récit bouleversant qui puise à des parcours, des incompréhensions, des violences – et une sagesse presque inatteignable. Les planches double pages dessinées par Zeinab Abirached imaginant Ria Hackin et Annemarie Schwarzenbach, dans leur brûlante relation, face à la falaise de Bâmiyân sont merveilleuses. « Mon pays perdu bat en moi ». (17)

L'Afghanistan dans ses montagnes est le décor de plusieurs bandes dessinées. J'en retiens deux (parmi d'autres) : la série *El Nino* écrite par Christian Perrissin et dessinée par Boro Pavlovic avec Sébastien Gérard comme coloriste. Une jeune infirmière, Véra, court le monde, à la recherche d'un demi-frère ou de la liberté. Les tomes 6 et 7 se passent en Afghanistan avec deux beaux titres : *Le Vent des 120 jours* (2008) et *Les Passes de l'Hindou Kouch* (2009). (18)

Et puis, surtout, les trois tomes du *Photographe* qui raconte une mission de MSF en Afghanistan, celle du photographe Didier Lefèvre dont des planches-photos sont insérées parmi les cases dessinées par Emmanuel Guibert et coloriées par Frédéric Lemerrier. Un succès absolu pour cette bande dessinée, parue entre 2003 et 2006, en forme de témoignage sur l'engagement humanitaire. La montagne y est archi-présente. (19)

### Enfin, la montagne comme porte de sortie de l'Afghanistan

La passe de Khyber, qui trace un passage au sud de Jalalabâd vers le Pakistan, anciennement partie des Indes britanniques, est un axe géostratégique majeur mais c'est aussi un lieu très romanesque.

André Malraux évoque devant Nehru, le Premier ministre indien, Alexandre le Grand empruntant cette voie escarpée pour quitter l'Afghanistan au lendemain de son mariage à Balkh avec Roxane. Il imagine cette équipée dans les *Antimémoires* : « L'armée macédonienne, victorieuse de l'Orient, victorieuse du monde, arrive à Kyber dans cette passe de cosmogonie que tachent les myrtes et les mûriers. Voici les quatre chefs en manteau blanc, et Alexandre en manteau rouge. (...) Les soldats sont engagés entre les montagnes verticales, dont l'une vacille et va s'écrouler sur eux. Alexandre fait signe au guide de se relever et lui montre du doigt la montagne qui tremble. 'Oh, ce n'est rien répond l'indigène : ce sont les singes...' Alexandre regarde, là-haut, la crête menaçante, parcourue de bonds furtifs. Et l'armée reprend sa marche ». (20)

Quelques lignes magnifiques tirées de *L'Usage du monde* alors que Nicolas Bouvier s'apprête à quitter l'Afghanistan, terme de son voyage fondateur : « Ensuite j'ai fumé un narghilé en regardant la montagne. À côté d'elle, le poste, le drapeau noir-rouge-vert, le camion chargé d'enfants pathans leur long fusil en travers des épaules, toutes les choses humaines paraissaient frustes, amenuisées, séparées par trop d'espace comme dans ces dessins d'enfants où la proportion n'est pas respectée. La montagne, elle, ne se dépensait pas en gestes inutiles : montait, se reposait, montait encore, avec des assises puissantes, des flancs larges, des parois

biseautés comme un joyau. Sur les premières crêtes, les tours des maisons-fortes pathanes luisaient comme frottées d'huile ; de hauts versants couleur chamois s'élevaient derrière elles et se brisaient en cirque d'ombres où les aigles à la dérive disparaissaient en silence. Puis des pans de rocs noirs où les nuages s'accrochaient comme une laine. Au sommet, à vingt kilomètres de mon banc, des plateaux maigres et doux écumaient de soleil. L'air était d'une transparence extraordinaire. La voix portait. J'entendais des cris d'enfants, très haut sur la vieille route des nomades, et de légers éboulis sous le sabot de chèvres invisibles, qui résonnaient dans toute la passe en échos cristallins. J'ai passé une bonne heure immobile, saoulé par ce paysage apollinien ». (21)

Mais pour Atiq Rahimi, écrivain afghan, réfugié en France, Prix Goncourt en 2008, ces montagnes qui conduisent au Pakistan sont le lieu de ce qu'il appelle « l'expérience originelle », celle de l'exil. Dans *La Ballade du calame*, il raconte ce moment déterminant : « C'était la nuit, une nuit froide. Sourde. Tout ce que j'entendais n'était que le bruit feutré de mes pas glacés sur la neige. Je fuyais la guerre, rêvant d'un ailleurs, d'une vie meilleure. Silencieux, anxieux, je m'approchais d'une frontière dans l'espoir que la terreur et la souffrance perdraient mes traces. Une fois à la frontière, le passeur me dit de jeter un dernier regard sur ma terre natale. Je m'arrêtai et regardai en arrière : tout ce que je vis n'était qu'une étendue de neige avec les empreintes de mes pas. Et de l'autre côté de la frontière, un désert semblable à une feuille de papier vierge. Sans trace aucune. Je me suis dit que l'exil serait ça, une page blanche qu'il faudrait remplir ».

Atiq Rahimi s'y emploiera de la façon magistrale que l'on sait, ouvrant la voie au travail de nombreux créateurs afghans en exil, nostalgiques de leurs montagnes d'Afghanistan. (22)

\*\*\*\*

Plusieurs proverbes afghans ont trait à la montagne : Pour chacun son pays est le Cachemire. Mieux vaut Kaboul sans or que Kaboul sans neige. Il n'y a pas d'arbre qui n'ait senti la force du vent. Celui qui est lent mais régulier gagne la course. Si la terre d'Ispahan, l'air d'Herat et l'eau du Kharezme étaient réunis au même endroit, l'homme y serait immortel. Va t'enrichir dans le Hind, va t'amuser dans le Cachemire, prends femme chez les Afghans.

Mais, depuis le 15 août 2021, l'Afghanistan, ses plaines comme ses montagnes, est sous l'emprise du régime des talibans. Et ces dictons du parler populaire n'ont plus la même saveur.

L'étreinte géopolitique se resserre et se fait étouffante. La Chine strie les Pâmirs d'impressionnantes voies de communication. Elle a des visées sur le sous-sol afghan, à commencer par le cuivre de Mes Aynak et, demain, peut-être, le lithium et les terres rares. L'insertion de l'Afghanistan dans ses « Nouvelles routes de la soie » traduit cette ambition. Ainsi se trouvera « réalisée » la prémonition de Jules Verne qui, dans son roman *Claudius Combarnac*, voyait une ligne de chemin de fer, longer l'Amou-Daria et enjamber allègrement les Pâmirs, convoyant ses passagers de Paris à Pékin.

La pauvreté s'étend gravement du fait de politiques publiques irresponsables, d'un déclin économique dévastateur et du manque de financements internationaux. 28 millions de personnes ont besoin d'une aide humanitaire, 6 sont menacées de famine. Cette situation

affecte les personnes « déplacées », issues de régions pauvres et des montagnes ainsi que les personnes renvoyées en masse des pays voisins (Pakistan et Iran).

L'eau manque. Kaboul est l'une des capitales au monde gravement exposée au déficit hydrique. Traditionnel château d'eau de la vallée de l'Indus, la sécheresse s'ajoute à d'autres catastrophes naturelles comme les inondations et les tremblements de terre. La ressource en eau devient un enjeu stratégique notamment avec l'Iran.

Les montagnes afghanes présentent une grande vulnérabilité au changement climatique. La forêt a diminué de plus de 40 % en trente ans. Le réchauffement en cours fait « remonter » sa limite supérieure la mettant en compétition avec le surpâturage. Sa disparition même partielle provoque des phénomènes importants d'érosion des sols.

Alors que perdure un taux élevé d'accroissement démographique, le suprémacisme pachtoune s'affirme au détriment des autres communautés, notamment les Hazaras établis dans les montagnes centrales ou les Tadjiks de la vallée du Panjshir rendue célèbre par le commandant Massoud. Les femmes, sur tout le territoire, sont l'objet d'interdits intolérables.

\*\*\*\*

Dans ces conditions, l'Afghanistan appelle notre solidarité, exigeance d'une relation centenaire. Comment oublier que c'est en 1922 que l'indianiste Alfred Foucher a traversé, à pied et à cheval, la montagne afghane, par la voie centrale, la plus escarpée, pour jeter les bases, à la demande des autorités locales, d'un projet éducatif et patrimonial moderne.

Mes deux livres récemment parus, *L'Afghanistan en partage – les thés verts d'un ambassadeur* et *Des Cerfs-volants dans la nuit* dans la collection « l'âme des peuples » se veulent un message de fidélité et d'amitié.

Votre présence aujourd'hui, nombreuse et attentive, en est un autre témoignage.

Aussi, avec vous, je souhaiterais terminer sur une note d'espoir, en citant à nouveau un proverbe afghan : Ils peuvent tuer toutes les hirondelles, ils n'empêcheront pas le printemps d'arriver.

(1) Élisée RECLUS *Nouvelle géographie universelle* tome 9 *L'Asie antérieure* Librairie Hachette et cie Paris 1884

(2) Louis MEUNIER *Si haute soit la montagne* Calmann-Lévy 2022

(3) Roland et Sabrina MICHAUD *Caravanes de Tartarie* Éditions du Chêne 1984

(4) André MALRAUX *Les Noyers de l'Altenburg* Gallimard 1948

(5) Joseph KESSEL *Le Jeu du roi Afghanistan, 1956* Del Duca 1956

(6) Clara MALRAUX *Le Bruit de nos pas IV Voici que vient l'été* Grasset 1973

(7) Jean-Pierre PERRIN *Jours de poussière* La Table Ronde 2002

(8) Joseph KESSEL *Les Cavaliers* Gallimard 1967

(9) Khalilullâh KHALILI *Quatrains et autres poèmes* L'Inventaire 2012

(10) Syed Bahoudine MAJROUH *Ego-Monstre, Le Voyageur de Minuit et Le Rire des Amants* Phébus 1988 et 1991

(11) André VELTER *Du Gange à Zanzibar* Gallimard 1993

(12) Leili ANVAR (anthologie établie et traduite) *Le Cri des femmes afghanes* Éditions Bruno Doucey 2022

(13) Rudyard KIPLING *L'Homme qui voulut être roi* 1888

(14) Wilfred THESIGER *Dans les montagnes d'Asie* Hoëbeke 2004



- (15) Eric NEWBY *Un petit tour dans l'Hindou Kouch* Éditions Payot 1989
- (16) Annemarie SCHWARZENBACH, Ella MAILLART, Nicolas BOUVIER *Bleu immortel* Éditions Zoé 2003
- (17) Zeinab ABIRACHED et Mathias ÉNARD *Prendre refuge* Casterman 2018
- (18) Christian PERRISSIN et Boro PAVLOVIC El Nino T6 *Le Vent des 120 jours* T7 *Les Passes de l'Hindou Kouch* Les Humanoïdes associés 2008 et 2009
- (19) Didier LEFÈVRE, Emmanuel GUIBERT, Frédéric LEMERCIER *Le Photographe* Dupuis 2003-2006
- (20) André MALRAUX *Antimémoires* Gallimard 1967
- (21) Nicolas BOUVIER *L'Usage du monde* Droz 1963
- (22) Atiq RAHIMI *La Ballade du calame* L'Iconoclaste 2006